

PAUL VERCHÈRES

Aspirine



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-059

Aspirine

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 580 : version 1.0

Aspirine

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

La substance est commune.

On la retrouve partout, elle se vend dans toutes les pharmacies, dans les restaurants, partout enfin où se vendent des cigarettes.

Elle a plusieurs noms.

Mais c'est toujours du salicylate de méthyl.

Vous en avez probablement sur votre personne, dans une poche d'habit, en protection contre un mal de tête subit.

Vous et nous, en avez, c'est certain.

Cette petite madame en a dans sa sacoche.

Aspirine.

Rien de moins et rien de plus.

Commun comme des allumettes, ou un mouchoir dans chaque sacoche, ou un trousseau de clés.

Et pourtant...

Allez demander à Guy Verchères ce qu'il pense de l'aspirine, et demandez-lui si la boîte de pilules d'aspirine trouvée sur le cadavre dans le grand parc ne fut pas...

Mais allons au début, reprenons l'histoire, et tout sera tellement plus clair.

Reprenons l'histoire alors que le sergent Plouffe, fatigué d'une longue journée de travail aux quartiers-généraux, revient tranquillement dans le grand parc Lapointe.

La journée a été dure.

Remplie d'événements de toutes sortes.

D'abord, dès le matin, le télétype avait apporté de troublantes nouvelles : Manuel Peroz, une figure mystérieuse du monde interlope international, avait été retracé, en route pour Métropole.

Le directeur de la police avait même convoqué ses principaux lieutenants à cette occasion.

Le Sergent Plouffe, remplaçant Belœil malade, agissait comme chef de l'escouade des

homicides.

– Ça ne vous concerne pas directement, vous de l’homicide, avait déclaré le directeur, mais vous êtes aussi bien de le savoir... plus tard ça pourrait être utile. Peroz est supposé être en ville.

Tous les policiers se regardèrent.

Peroz était un grand personnage dans le monde du crime.

Espion, trafiquant de drogues, de bijoux volés, de munitions clandestines, d’armes.

Il avait été espion espagnol au temps de Franco.

Il s’était mis d’abord au service des nazis, puis au service des fascistes italiens.

Il avait offert ses contacts à l’intelligence britannique, qui avait refusé.

En tout et partout, l’homme était une crapule de grande espèce.

Cependant, il avait toujours manœuvré avec tellement d’habileté que peu de polices nationales pouvaient se vanter d’avoir des preuves contre

lui.

On savait, mais on pouvait difficilement prouver.

Et voilà que Peroz était au pays.

– Mais pourquoi ? demanda le sergent Plouffe, qu'est-ce qu'il viendrait faire ici ?

Le directeur de la police hocha la tête.

– Il y a bien des choses qu'un homme comme lui peut accomplir ici au pays. Nous sommes en quelque sorte le nombril aérien du monde, du moins pour notre hémisphère... Nos gisements d'uranium... nos réserves minérales... nos facilités de production secrète...

Il étendit les mains devant lui.

– Voyez-vous tout ce qu'il peut faire ?

– Quels sont les ordres ? demanda Plouffe.

– La police montée s'occupe de Peroz, naturellement. Elle a juridiction dans les causes d'espionnage... mais nous avons à protéger la ville contre lui, s'il y a lieu, et à seconder la police fédérale. Si quelqu'un de vous entre en

contact avec Peroz, ou reçoit des informations à son sujet, communiquez avec moi.

Cela avait été le début de la journée. Au cours de l'après-midi, des informations plus précises parvinrent à la police.

L'espoir entretenu que Peroz ne faisait que passer, disparut.

Il était enregistré à un grand hôtel de la ville, sous le nom de John Salmut, et semblait vouloir rester quelque temps.

– Voilà ! dit le capitaine Boucher. Peroz est parmi nous. Espérons que le fédérale va s'en occuper et que nous allons avoir la paix...

– Espérons-le, dit Plouffe avec ferveur.

Il était bien consentant de traiter avec les criminels ordinaires, les meurtriers de second ordre, les assassins passionnels, etc.

La routine lui suffisait.

Et il n'avait aucun désir de se lancer aux trousses d'un individu comme Peroz.

D'ailleurs, il ne s'en sentait pas les capacités.

Et il se consacra aux devoirs ordinaires de la journée.

Deux causes de meurtre en dossier.

On connaissait l'assassin dans chaque cas, et il ne s'agissait que de mettre la main dessus.

Ce n'était qu'une question d'heures, les deux hommes avaient laissé des traces grandes comme ça de leur passage

Il ne s'agissait donc que d'avoir de la patience.

Tout de même, la journée se passa à recevoir quinze appels téléphoniques à l'heure.

Tous et chacun avait vu un des criminels, savait où il était, en était sûr, et Plouffe se voyait obligé de mettre un homme sur chacun de ces indices, au cas où il serait bon.

Naturellement, il ne l'était pas.

Et ces activités, plus l'effervescence produite aux quartiers-généraux par la présence de Peroz dans Métropole, concouraient à donner à Plouffe un violent mal de tête.

Et ce soir, au lieu de retourner en voiture, ou

en tramways, chez lui, il marchait.

– La marche va me faire du bien, avait-il déclaré au chauffeur de l’escouade. Je m’en vais à pied.

– C’est une bonne distance !

– Ça ne fait rien.

– Tu passes à travers le parc Lapointe ?

– Oui.

Et Plouffe était parti.

La photo de Peroz en poche.

« Je vais la montrer à ma femme, s’était-il dit, et elle va certainement être intéressée. »

Il avait longuement regardé cette photo de l’homme.

Un grand mince, maigre même, visage étroit, les yeux profonds, implacables.

Une personnalité très forte.

À l’arrière de la photo, on lisait la description.

Peroz boitait d’une façon assez particulière : un très, léger boitement, à peine perceptible, qui

lui faisait comme traîner le talon sur une distance d'environ trois pouces.

Il avait une voix grave, extrêmement grave et musicale.

Plouffe avait lu tout ça, avec un soupir qui était presque de l'envie.

Être sergent de police, tout simplement, sans grande chance d'être quoi que ce soit autre chose...

Et voir cet homme, traqué par toutes les polices du monde, mais capable de voyager n'importe où, simplement parce que toutes les polices dû monde ne peuvent l'arrêter.

Faute des preuves qu'il faut pour mener en Cour un tel homme.

Être cet homme.

Voyager toujours.

N'être attaché à rien.

Vivre dans les meilleurs hôtels.

Connaître les grands de la terre, assister aux événements de l'histoire.

Tout ça, songer à ces choses, quand on n'est que le sergent Plouffe !

Il s'en allait, de son gros pas lourd, déambulant le long des allées noires du parc.

Et toutes les pensées qui s'agitaient dans son cerveau étaient un bouillonnement.

Puis il tourna à angle droit, laissa la grande allée large, et prit par une petite allée qui menait directement à travers le parc et chez lui.

C'était une allée enfouie dans des bosquets.

On y voyait à peine dedans.

Ici et là, où les bosquets s'écartaient un peu, il y avait un espace de lumière, l'éclairage que filtraient la lune à travers les branches.

Plouffe déambulait en sifflotant doucement.

Il retournait souvent chez lui par ce chemin.

Il aimait ce calme, cette tranquillité, cette paix.

Et puis, tout à coup, la nuit noire mouchetée de lune fut brisée par une course précipitée, deux coups de feu, et un ombre bondit dans l'allée, et courut droit vers Plouffe.

Le sergent, d'instinct, en entendant les coups de feu, avait sorti son revolver.

L'ombre courait tête baissée, mais vingt pieds devant Plouffe, elle sortit un revolver de sa poche et tira.

L'inconnu avait relevé la tête, avait aperçu cet homme qui venait, une silhouette de policier, même si le sergent était en civil.

Alors Plouffe, en un réflexe bien normal, tira aussi.

Calmement, et en visant.

L'ombre s'abattit sur le gravier de l'allée, râlant et gémissant.

Plouffe courut.

Mais quand il arriva, l'homme venait de bouger une dernière fois, et il était mort.

Et à ce moment, des dizaines de pas de course se firent entendre, et une demi-douzaine d'hommes surgirent de partout à travers les bosquets.

Plouffe mit son arme en joue, mais une voix

déclara.

– Ça va, sergent, c'est la police fédérale.

Une puissante lampe de poche éclaira l'allée.

Puis une autre.

Plouffe pensait vivre un rêve.

Deux des hommes s'étaient agenouillés et regardaient le cadavre par terre.

D'autres fouillaient les buissons autour...

Puis, l'un de ceux qui étaient penché sur le mort se releva, et vint trouver Plouffe.

Plouffe le reconnut.

C'était Léon Morin, de la police fédérale, en effet.

– Bonsoir sergent !

– Bonsoir Morin... Qu'est-ce qui se passe ?

– Vous ne savez pas ?

– Mais non.

– Comment se fait-il que vous ayez tiré ?

– L'homme courait vers moi. Il s'est arrêté tout à coup, et m'a tiré, alors je me suis défendu...

– Tiens, tiens, tiens !

Morin éclata de rire.

– Alors vous ne savez pas que vous êtes un héros, sergent ?

– Un héros, moi ? Mais pourquoi ?

– Savez-vous qui est mort, ici dans cette allée du parc ?

– Non.

– Manuel Peroz, espion et contrebandier d'armes clandestines, traître à tous les pays de la terre, et présentement à l'emploi du gouvernement argentin.

– Peroz !

– Oui, sergent... Peroz que nous suivons depuis ce matin, et qui devait rencontrer dans ce parc quelqu'un qui allait lui vendre des papiers importants, concernant le développement que nous faisons de l'énergie atomique au pays...

– Ah, bien, ça alors !...

Et Plouffe s'épongea le front. Il se sentait soudain les jambes molles comme de la laine.

Il s'avança et regarda le cadavre.

Il vit un grand homme mince et maigre, à la peau basanée, aux yeux encore perçants malgré le voile de la mort.

Il avait frappé le mort en plein cœur.

Un coup juste, tiré avec art.

Plouffe regarda Morin, exhala une longue respiration.

Et il répéta encore une fois, comme dans un rêve :

– Ah, bien, ça alors !...

II

Le lendemain matin, ce fut une extraordinaire excitation.

Plouffe se voyait placé au rang d'un héros.

Sa photo ornait tous les journaux.

Les reporters affluaient aux quartiers-généraux, représentant tous les journaux du monde, tous les services de presse.

C'était un incroyable activité. Le téléphone sonnait de toutes les villes de la terre.

On voulait parler à Plouffe, on voulait savoir les détails de l'affaire.

Morin, qui était là, souriait.

Car il savait lui, que c'étaient ses hommes qui avaient traqué Peroz, et que Plouffe, bien innocemment, avait tué celui qu'il croyait être un simple assaillant.

– Tandis que c'était Peroz.

Et le plus ironique, songez-y, c'était bien Peroz lui-même, mort aux mains d'un simple policier, aucunement mêlé à cette chasse, venu s'interposer par le hasard des circonstances, et qui avait tué pour se défendre...

Ce fut une journée affolante pour Plouffe.

Il ne savait plus où donner de la tête.

Reporters, téléphones, interviews avec la police fédérale, et tout et tout.

Puis finalement, l'excitation cessa, et Plouffe put aller retrouver Belœil revenu au bureau pour la circonstance.

– Tu sais, Plouffe, que toute cette affaire a besoin d'en valoir la peine. J'étais en vacance, je me reposais...

Plouffe haussa les épaules.

– Pour ma part, je voudrais tout voir passé, fini...

– Qu'est-ce que c'est, au juste. J'ai un rapport ici, mais il y manque quelque chose.

– Qu'est-ce que ça dit ?

– Tu as tué Peroz sans savoir qui il était, dans le parc Lapointe, hier soir, parce qu'il tirait sur toi ?

– Oui.

– C'est tout ce que je sais.

– Moi aussi.

– Comment, toi aussi... Je croyais que c'était un rapport pour les journaux, ça !

– Mais c'est aussi la vraie vérité. Rien de plus vrai que ça.

– Tu n'en sais pas plus long ?

– Non.

Plouffe relata à son chef comment les choses s'étaient passées.

Belœil l'écouta sans mot dire. Puis, il resta pensif longtemps.

– Tu sais, dit-il à la fin, je crois qu'il a un grand mystère là-dessous.

Plouffe fit un geste d'indifférence.

– Moi, je m'en fiche. L'affaire est classée...
Que la police fédérale s'en occupe...

Belœil se gratta le menton.

– Pour eux aussi l'affaire est classée. Peroz était venu au Canada quérir des renseignements secrets sur la production atomique au pays. Il devait rencontrer son informateur au parc Lapointe ce soir. Il était suivi, et il a essayé de se faufiler, de se perdre. Il a cru avoir réussi, et il s'est rendu jusqu'au parc. Il a rencontré son homme, la fédérale est intervenue, ils ont appréhendé le complice, Peroz s'est enfui, ils ont tiré dessus, Peroz a tiré sur toi, tu as tiré Peroz, et Peroz est mort. C'est l'affaire, et la fédérale est satisfaite. Ça n'ira pas plus loin...

– Non ?

– Non.

– Mais alors, pourquoi avez-vous l'air aussi soucieux ?

Belœil se leva.

Il vint vers Plouffe, et lui mit la main sur l'épaule.

– Parce que, Plouffe, je viens d’avoir l’idée la plus fantastique, la plus saugrenue qui soit...

– Mais encore...

– Tiens, regarde !

Il lui tendait un papier.

C’était la liste des objets et articles trouvés dans les poches de Peroz.

Plouffe lut rapidement le papier.

Une plume, une montre, quelques milliers de dollars en chèque de voyageurs, des clés, divers papiers, des certificats de naissance sous divers noms, (il fallait s’y attendre)... et surtout un passeport sous le nom de Carlos Smith. Puis, en dernier, une petite boîte d’aspirine.

– Je ne vois rien de bien spécial, là-dedans, dit Plouffe. Naturellement, les certificats de naissance et tout ça...

– Non, ce n’est pas ce que je veux dire... Évidemment, tu n’es pas au courant du reste. Voici. Il lui tendait un autre papier.

Le rapport d’autopsie.

On y déclarait que la mort de Peroz avait été causée par une balle calibre trente-huit, spécial.

Que le défunt semblait en assez bonne santé. Aucune trace d'alcool dans le sang...

Il était un habitué des drogues, mais il ne fumait pas...

Plouffe regarda tout ça.

– Tu ne vois rien ? demanda Belœil.

– Je ne vois rien de spécial.

– Il était un habitué des drogues, Plouffe, et il avait une boîte d'aspirine sur lui.

– C'était bien de l'aspirine ?

– Oui. Le laboratoire a fait les essais.

Plouffe se gratta le front.

– Je ne vois pas encore ?

– Non ? Plouffe, tu vieillis... pensez-y un instant...

Mais Plouffe ne comprenait pas.

Belœil retourna à son siège, s'assit, le dos à la fenêtre, le chapeau renvoyé derrière la tête et les

mains croisées sur le ventre.

– J’ai l’impression, mon vieux Plouffe, que nous tenons un mystère de première classe par le bon bout.

– La police fédérale classe l’affaire, pourquoi s’en occuper ?

– Justement parce que l’affaire se classe, et je crois que si nous fouillons, nous allons avoir du plaisir...

Plouffe haussa les épaules.

– À votre goût, patron... mais moi, je ne vois pas en quoi tout ceci peut être si mystérieux. J’ai tué Peroz dans l’exercice de mes fonctions, un point c’est tout.

Belœil regarda curieusement son assistant.

– Oui, Plouffe, tu as tué Peroz dans l’exercice de tes fonctions. Je ne doute aucunement de ta bonne foi... Mais...

Il s’interrompt...

– Non, va continuer ton travail ordinaire. , moi, je vais m’occuper de cette affaire...

Plouffe ricana.

– Vous savez ce que vous avez à faire,
Patron...

III

Guy Verchères était enfoncé dans un fauteuil luxueux de son appartement.

Il regardait Belœil d'un air grave.

– C'est ça, ta théorie, Belœil ?

– Oui.

Il se leva, marcha de long en large de l'appartement, humant la fumée bleue de sa cigarette.

– Je la comprends, dit-il, et elle me semble logique... Pour ma part, j'ai déjà bien connu Peroz, au temps où je...

– Au temps où tu te permettais les vétilles que l'on sait ! dit Belœil, rappelant ainsi les années où Guy Verchères exerçait la profession de cambrioleur de grand luxe, opérant sur la scène internationale.

– Oui, en ce temps-là j'ai connu Peroz. Il

n'était qu'un trafiquant d'armes, alors, vendant des fusils automatiques aux tribus africaines. C'était un aventurier d'un haut courage. Il a fait des millions à ce commerce-là...

– Est-ce qu'il prenait des drogues alors ?

– Je ne m'en suis jamais aperçu.

Guy était rêveur.

– Étrange que cet homme, connu par tout le monde, qui a déjoué les polices de tous les pays, soit tout à coup tué bêtement par un petit sergent comme Plouffe, accidentellement presque... Dieu que c'est étrange.

– Oui, dit Belœil, mais si ma théorie est correcte, alors c'est encore plus étrange.

– Oui.

Les deux hommes furent longtemps sans parler.

Puis Belœil dit :

– Je suis venu vers toi parce que je sais que tu as connu Peroz. Je sais que tu es passablement au courant de ses contacts à travers le monde.

– Pourquoi le serais-je ? demanda Guy.

Belœil fit la moue.

– Peroz trafiquait en bijoux volés... toi, tu te spécialisais dans les bijoux. Je peux croire que vous avez transigé ensemble.

– On ne te cache rien, à toi.

– Je suis payé pour des idées comme ça,

– Je sais.

Verchères posa son verre sur la table.

– Soit, j'admets avoir bien connu Peroz. Et maintenant, que veux-tu que je fasse ?

– Songe à l'aspirine, Guy.

– J'y songe.

– Et à ce que ça veut dire.

– Oui.

– Et ensuite, tire tes déductions... Peros est un être d'une extrême intelligence.

– C'est vrai.

– Alors tu sais comment faire...

– Je le sais, oui.

Belœil se leva, prit congé de Verchères.

– Tu me feras rapport, s’il y a lieu ?

– Et la police fédérale ? dit Verchères.

– Pour eux, l’affaire est classée... Peroz est mort. Verchères ricana, puis il salua drôlement Belœil.

– Alors ça devient mon terrain libre, mon champs de ? bataille à moi, rien qu’à moi ?

– Oui.

Guy approuva de la tête.

– Port bien. Je crois que la bataille aura beaucoup de succès.

Il avait le visage grave.

Dans ces yeux luisait un air de détermination. Belœil mâcha pensivement son cigare, puis il entr’ouvrit la porte.

– Remarque, Guy, dit-il avant de sortir, que l’affaire doit être menée aussi discrètement que possible. Je ne suis pas ici en qualité officielle. C’est à tes propres risques.,

Verchères fit oui de la tête.

– Et, continua Belœil doucement, un homme peut récolter autre chose que des succès, à ce jeu...

– Quoi, par exemple ?

– La mort, Verchères... la mort... et je ne puis pas faire grand-chose pour t'aider. Tout ceci est ex-officio...

– Je le sais. Je connais le type des gens à qui j'aurai affaire...

IV

Belœil retourna chez lui, et Verchères, ce soir-là, fit une longue nuit de sommeil.

C'était en guise de préparatif.

Il savait que les heures à venir pouvaient être bien occupées, et apporter des événements épuisants.

Il dormit donc, se reposa comme il faut, puis le lendemain matin, il se traça un plan d'action.

" »Je verrai Rabagliati, se dit-il, et ensuite Vercors. Ils sauront bien, l'un ou l'autre me donner de petits renseignements... »

L'Italien était à son bureau.

Sur la porte, on lisait en grosses lettres, en très grosses lettres pour que chacun vit bien :

ANTONIO RABAGLIATI ; IMPORTATEUR,
EXPORTATEUR.

Verchères entra sans frapper, si brusquement que l'homme derrière le pupitre tenait Guy en joue avant même d'avoir eu le temps de le reconnaître.

Puis il le reconnut.

– Verchères... tiens, Verchères !

Il murmurait les mots.

Il était grand et mince, et il avait les yeux fiévreux.

Il ne parlait pas, c'était un murmure, une susurration.

– Verchères... qu'est-ce que tu fais ici... Je croyais que tu ne travaillais plus !

Guy ne répondit pas.

Il tira le siège en face du pupitre de l'Italien, et s'assit, puis il regarda longuement dans les yeux celui qui, autrefois lui avait maintes fois servi pour faire sortir du pays, ou entrer au pays des bijoux, fruits de vols fantastiquement osés qui étonnaient tout l'univers.

Une bonne dizaine de minutes de ce regard

profond, perçant, qui allait jusqu'au fond de l'âme d'Antonio Rabaglati, importateur.

Puis, celui-ci sourit lentement.

– Qu'est-ce que tu veux, Guy ?

Guy brisa le silence.

Il savait que cette façon de regarder Antonio brisait ses défenses.

Il l'avait admis un soir de bombe.

– Je ne sais ce que ça me fait. Je me sens fondre au dedans quand quelqu'un me regarde longuement dans les yeux. Une question de fluide magnétique...

Et il demandait à Guy, après le regard...

« Qu'est-ce que tu veux, Guy ? »

Et jamais phrase n'avait eu plus ample signification encore.

– Je veux savoir si tu as vu Peroz, hier.

– Hier ? Non ! Il est mort avant-hier...

– C'est ce que je voulais dire.

– Non, je ne l'ai pas vu.

– Tu savais qu’il était en ville... ?

– Oui.

– Et il n’est pas venu ?

– Non.

– Tu en es sûr ?

– Est-ce que je te mentirais, à toi ?

– Probablement que non... qui sait ?

– Je ne te mentirais pas... je te dois trop.

Rabagliati, aux temps de l’autre Guy Verchères, n’était rien. Un importateur.

C’est Guy qui lui avait confié son premier travail.

Et c’est ainsi que l’Italien valait maintenant plusieurs millions, malgré un bureau minable.

Malgré une allure de pauvre hère.

– Non, Guy, je ne te mentirais pas... je te dois trop...

– Est-ce que Peroz était seul ?

– Je ne sais pas.

– Qu’est-ce qu’il venait faire ici ?

– Des documents... l'énergie atomique...

Verchères ricana.

– Une puissance paierait quoi pour ça, vingt mille, trente mille ?... C'est un jeu d'enfant... Ça ne vaut pas la chandelle... Qu'est-ce qu'il venait faire ici ?

– Je ne sais pas. Qui le saurait ?

Antonio haussa les épaules d'un geste mesuré. Il arpenta un moment son bureau, vint s'asseoir une fesse contre le rebord, en regardant Guy droit dans les yeux.

– Tu veux en savoir trop, Guy. Peroz était puissant. Ceux qu'il laisse derrière lui sont puissants...

– Au pays, qui traitait avec lui ?

Rabagliati eut l'air effrayé.

Il devint pâle, ses mains arrangèrent nerveusement le nœud de sa cravate.

– C'est mauvais, dit-il. C'est mauvais et dangereux... Moi, je n'en veux plus de toute cette affaire.

– Mais elle est grosse, et payante ?

– Je ne sais pas... Je ne peux pas parler...

– Voilà ! dit Guy, voilà ce que je voulais savoir... Tu ne peux pas parler, mais l'affaire était belle...

– Peut-être.

– Qui le saurait...

– Quelqu'un qui n'y est pas mêlé ?

– Oui.

L'Italien fut à la porte, il l'ouvrit brusquement et regarda dans le corridor.

Puis il revint au bureau, satisfait qu'ils n'étaient pas épiés.

– Moi, je parlerais à Glosski, le courtier... Je lui parlerais... on ne sait jamais ce qu'une conversation pourrait amener...

Il frappa sur l'épaule de Guy :

– C'est un coup dur, dit-il. Je perds un million, comme ça... Mais c'est un mauvais million, j'aime autant le perdre.

– Des scrupules, Antonio ?

– Un jour tu comprendras. J’avais deux fils à la guerre...

Guy se leva.

– Je comprends, dit-il. Je vois enfin. Des armes !

Rabagliati leva les bras au ciel.

– Avec Peroz qui mène, est-ce que ça peut être autre chose ?

Guy le quitta.

Mais avant, il lui fit remarquer une chose.

– Tu as vu le rapport d’autopsie, Antonio ?

– Non. Il n’a pas paru dans les journaux.

– Peroz était un habitué des drogues.

Un air de grande surprise envahit le visage de l’Italien.

– Des drogues ? Je ne m’en suis jamais aperçu...

– Moi non plus... La photo dans les journaux, tu l’as vue ?

– Oui... Il avait maigri...

– Qui est son homme ici ?

La question surprise ne réussit pas.

L'Italien ricana...

– Je ne suis pas un enfant, Guy... Ce que Glosski te dira vaudra mieux... Moi, on ne me prend plus à ce jeu...

Guy quitta Antonio.

Puis, dehors, il se dirigea vers le quartier des affaires.

Le nom donné par Antonio lui était familier.

Autrefois, l'homme avait été un homme de « contact ». Promoteur de mauvais puits d'huile, de mines d'or sans or... le voilà qui était devenu courtier.

« Grand bien lui fasse, se dit Guy, à condition qu'il soit honnête. »

Il fit une liste mentale de quelques-uns de ces anciens associés, dont la société pouvait être purgée avec profit.

Glosski pouvait bien en être un.

Quoiqu'il ne fut pas dans la combine présente, ce qui POURVAIT être une indication que le Polonais à la belle allure était redevenu honnête.

Mais allez donc croire ça.

Dans le quartier des affaires, Guy trouva facilement l'établissement de Glosski.

Une imposante façade.

Un bureau tout aussi imposant.

Un boardroom où une centaine de joueurs de bourse pratiquaient leur jeu casse-cou.

Il fut amené au bureau privé du patron très vite, lorsqu'il eut fait dire à la téléphoniste de le nommer à Glosski.

– Verchères !

C'était un cri de joyeuse surprise.

Et Guy comprit que Glosski devait avoir la conscience licite pour l'accueillir ainsi.

Glosski était petit et maigre.

Il portait des verres à montures dorées, perchées de façon précaire sur un nez fin et mince.

Il avait des yeux couleur de l'eau glauque.

Il portait un complet d'impeccable coupe, de la juste couleur voulue, avec accessoire d'un goût et d'un mariage raffinée.

Glosski inspirait la plus grande confiance, à cause surtout de son air franc et ouvert.

Il offrit un siège à Guy Verchères.

– Guy, comme il y a longtemps que je ne t'ai vu...

– Trois ans, tout juste, dit Guy.

– Trois ans donc depuis que tu as décidé que le chemin droit restait le meilleur chemin.

– Trois ans, oui.

Le courtier en valeurs observait son visiteur. Il jouait avec un encrier placé sur son pupitre, à portée de sa main.

– Et que me vaut le plaisir de ta visite, Guy ?

Guy fit comme pour Rabagliati, il le regarda longuement dans les yeux.

– Je viens prendre des nouvelles de Peroz, dit-il finalement.

Glosski pâlit, il eut un mouvement brusque, et il renversa l'encrier.

Puis il se mit nerveusement en frais de réparer le dommage... cachant ainsi son trouble sous le couvert de ces actions nécessaires et rapides.

V

Quand l'encre fut soigneusement essuyée, Glosski reprit son calme caractéristique, et regarda Guy Verchères dans les yeux.

– Tu disais, Guy ?

– Je disais que je viens prendre des nouvelles de Peroz.

Guy n'avait pas été dupe de l'accident truqué.

Il n'avait pas quitté le Polonais du regard.

– Peroz ? Je n'en connais rien. Je sais qu'il a été tué avant-hier soir.

– Oui, mais ce que je veux savoir, ce n'est pas la nouvelle de sa mort. Je la connais. Je veux en savoir plus long que ça...

– Ah, oui ?

– Oui. Par exemple, ses rapports présents avec Rabagliati, le nombre de fusils qu'il se proposait

de sortir du Canada en contrebande, la quantité de munitions, et à quel pays ces armes étaient destinées.

Glosski, derrière son pupitre, était pâle.

– Ce n'est pas tout, dit Guy. Je voudrais savoir, entre autres choses, si Peroz transigeait encore avec Mullins, de Toronto, et depuis quand il était un habitué des drogues.

En entendant cette dernière phrase, Glosski se leva droit debout, la main à la gorge.

– Guy, Guy, qu'est-ce que tu dis là ? Habitué des drogues, Peroz ?

– Oui. Depuis quand... ?

Glosski se laissa retomber sur son siège... et se mit à parler rapidement, à phrases saccadées.

– Écoute, Guy, j'aime autant tout dire. D'abord parce que je ne suis pas mêlé à cette affaire, et ensuite parce que je n'en ai plus pour longtemps à vivre, j'en suis certain. Peroz est venu ici acheter des armes, en effet. Des armes pour la Monitie, le petit pays des Balkans qui semble être devenu le grand danger de guerre

mondiale renouvelée. Peroz achetait pour son compte, mais c'est la Russie, qui allait payer le dernier montant, le montant de la vente à la Monitie, et c'est pour cela que j'ai reculé. Je suis attaché au Canada, et puis je suis Polonais. Deux raisons pour que je ne transige pas avec la Russie.

– Quel montant, la transaction ?

– Huit millions. Dont un million pour moi si je fournissais les fonds canadiens pour compléter la transaction, et un million pour Rabagliati qui se chargeait de faire l'expédition des armes.

– Et les armes, d'où venaient-elles ?

– Des armes volées dans les dépôts d'ordonnance.

– Combien ?

– Deux cent mille.

– C'est un vol, un vrai vol !

– Il a été commis sur une période de deux ans. Toute une organisation. C'est Mullins qui s'en est chargé.

– C'est bien ce que je pensais.

– Peroz venait ici pour compléter le marché. Il trouvait des fonds, payait les fusils, puis Rabagliati les livrait à la Monitie, et la Russie payait.

– Et quel était le profit de Peroz là-dessus ?

– Il payait les fusils vingt dollars, et gardait dix dollars, pour lui.

– Deux millions...

– Oui.

Verchères se leva.

– C'est tout ce que tu sais, Glosski ?

– Ce n'est pas assez ?

– Non, ce n'est pas assez... Il en faut plus que ça... Il faut, par exemple, que tu me dises pourquoi tu as semblé si ému quand je t'ai demandé si Peroz était un habitué des drogues... ?

À ce moment Verchères vit agrandir les yeux de Glosski.

L'homme regardait avec une expression de complète terreur, la porte de son bureau.

Guy regarda aussi.

Et au moment même où il se tournait, il entendit un ricanement grave, musical, une sorte de rire mélodique qui lui traversa l'échine.

Va, il reconnaissait ce rire.

– Bonsoir, messieurs, dit une voix... Verchères, tu ne partais pas, j'espère... Nous n'avons pas encore commencé notre petit entretien.

Un homme se tenait dans la porte.

Grand, mince, maigre, les yeux profonds.

– Peroz ! cria Verchères.

L'homme ricana de nouveau.

De nouveau ce rire étrange et musical.

– Mais oui, Peroz en personne. Ça te surprend, Verchères ?

Guy secoua la tête.

– Non, ça ne me surprend pas... pas du tout.

– Non ?

– Non, parce que tu as laissé derrière toi un indice bien trop évident, Peroz.

Peroz semblait chagrin.

Les paroles de Verchères le rendaient pâle.

– Quel indice, Verchères ?

– Depuis quand, Peroz, étais-tu un habitué des drogues ?

Peroz sursauta.

– Hein ?

Verchères ricana.

– Oui mon cher. Le mort était un habitué des drogues. Et ce qui a intrigué la police, c'était une boîte d'aspirine dans sa poche. De vraies aspirines. Alors moi qui te connaissais, je me suis demandé depuis quand tu prenais de la drogue, et depuis quand un drogué traînait de l'aspirine dans sa poche...

Peroz se mâchait la lèvre.

– Tu vois, continua Guy, comme parfois on s'oublie... de petites erreurs.

– Oui.

J'ai fait ma petite enquête, et j'ai découvert le reste. Les armes pour la Monitie, Mullins,

Rabagliati, le prix des armes, le nombre, la provenance... Nul doute que la police fédérale sera contente de tout savoir la petite histoire...

Il tendit la main vers le téléphone.

Mais Peroz, un rictus sur les lèvres, brandissait un révolver.

Il tenait en joue Glosski qui allait mourir de peur, et Verchères qui souriait béatement.

– Voilà, dit Guy, je trouvais ça long d’attendre pour voir ce qui se passerait. Maintenant, je le sais.

Il éteignit sa cigarette dans le cendrier.

– Et maintenant, quoi, Peroz ? C’est le bout de la route, tu sais. On va comme on peut, la vie durant, puis vient le bout de la route. Le voilà. Tu n’iras pas plus loin.

Peroz marcha vers Guy.

Mais celui-ci ne broncha pas.

– Que l’on s’entende bien, Peroz. Je dis que c’est le bout de la route. C’est peut-être le mien aussi. Qu’importe, du moment que ce sera le tien.

J'aurai fait une bonne œuvre... Débarrasser le monde de toi, c'est méritoire. Moi, j'ai volé, j'ai des fautes à expier. Mais je ne suis pas une crapule comme toi. Je n'ai pas été espion pour qui payait le mieux, trafiquant d'armes ou de drogues... Je n'ai jamais fait tuer quelqu'un à ma place.

– Il a fait tuer Hans Vandreer, dit tout à coup Glosski. Il a fait tuer un héros... Un habitué des drogues, mais c'est lui qui l'a rendu ainsi, lui, Peroz... Vandreer a tout fait pour la Hollande, son pays... Il était ici pour des raisons secrètes... moi je les connais. Il est venu chercher un prêt. Un prêt personnel de trois millions de dollars, pour remettre à flot le système de contre-espionnage hollandais... Le prêt, c'est moi qui devais le faire... Peroz l'a fait tuer, à sa place... sous quel prétexte, je ne sais pas...

La scène s'immobilisait.

Peroz, figé, regardait tour à tour Verchères et Glosski.

Il semblait indécis.

Verchères décida de jouer ses atouts.

– Vois-tu, Peroz, je me doutais de quelque chose. Je me doutais aussi que tes hommes gardaient le bureau de Rabagliati. Il a été voir dans le corridor si on écoutait à sa porte. C'était un signe certain. Il m'a envoyé ici, sachant que j'aurais les renseignements, mais en même temps il t'a fait avertir que j'étais ici, et tu es venu...

Verchères jouait avec un crayon tiré de sa poche.

– J'ai tout prévu ça, dit-il, et quand je suis entré ici, tout un régiment de policiers fédéraux s'est installé autour de la bâtisse...

– Ce n'est pas vrai ! cria Peroz.

Il était livide.

– Non, dit Guy, et tu veux la preuve ?

Peroz montra le téléphone de sa main libre.

– Tu as fait mine de soulever cet appareil, de téléphoner à la police. C'est donc qu'il ne sont pas ici, qu'ils ne savent rien...

Verchères ricana.

– À ce moment-là, Peroz, tu étais sans arme à la main. Je n'avais pas à démasquer mon jeu.

Guy priait avec ferveur, en lui-même, que la police fédérale soit là, autour de la bâtisse.

Mais il savait bien qu'ils n'y étaient pas.

Que même la police de Belœil n'était pas là.

Qu'en fait, lui, Verchères, et Glosski étaient bien seuls avec Peroz.

Même les voix tumultueuses de la salle des transactions s'étaient tues.

C'était l'heure du lunch, et le bureau devait être à peu près désert.

Peroz tenait son revolver très fermement, pointé vers le cœur de Guy, et Glosski, les mains sur son pupitre, regardait la scène d'une air impassible.

– Donc, dit Peroz, l'heure est venue, comme tu dis, Guy. Mais il reste certain que je ne sortirai pas vivant de l'affaire, alors je ne serai pas seul à y périr. Tes hommes sont autour de la bâtisse ? Tant mieux, ils seront ici plus vite pour te voir mourir...

Verchères souriait doucement.

Il gardait un calme extérieur surprenant...
surprenant même pour lui.

Perroz se mâchait la lèvre toujours, et Verchères vit que les jointures de la main tenant le revolver blanchissaient sensiblement.

« C'est le moment, se dit Verchères... c'est la mort. Il va tirer... »

Et le coup partit.

Mais en même temps, Glosski bondit.

Un geste si rapide que même Guy ne put le distinguer en ses détails.

L'encrier vidé tout à l'heure atterrit Peroz en plein front, un coup pour étourdir un bœuf.

Peroz s'affaissa.

Guy bondit à son tour, sur l'arme échappée par le bandit international et qui avait roulé sur le tapis épais.

VI

Immédiatement, l'allure de la scène changea.

Glosski sortit un revolver de son pupitre.

Verchères murmura un bref merci, et se pencha au-dessus de Peroz, essayant de vérifier l'étendue de la blessure.

Mal lui en prit, car l'homme renvoya tout à coup ses jambes par en haut, et asséna à Guy un coup formidable à l'estomac.

L'homme était revenu à lui, et avait feint d'être encore inconscient.

Guy, ne se méfiant pas, s'était penché...

Il tomba à la renverse, coincé entre le fauteuil de cuir et le pupitre.

Glosski tira un coup de revolver, mais Peroz avait été plus vite qu'eux.

Il sauta vers la porte en deux bonds, l'ouvrit et

disparut dans le grand bureau du courtier.

Quand Guy put enfin se déprendre et Glosski faire le tour de son pupitre, ils arrivèrent dans le bureau pour voir celui-ci désert, et la porte d'avant qui se refermait lentement.

Guy étendit les mains d'un air découragé.

– Nous sommes faits, dit-il, nous ne le reprendrons jamais...

– Mais tes hommes, la police fédérale...

Guy ricana :

– Tu as cru ça, toi ? Je bluffais... Il aurait pu le croire, avoir peur, se rendre, est-ce que je sais, moi ? Il fallait dire quelque chose, gagner cinq secondes, s'en défaire de quelque façon...

Glosski s'épongea le front.

– Nous nous en sommes défaits, c'est bien sûr... seulement...

– Seulement il a filé... Et où il peut être maintenant, Dieu seul le sait...

Guy revint lentement dans le bureau...

Mais tout à coup il se frappa le front. :

– Glosski, tu as dit avoir refusé de financer cette affaire ?

– Oui.

– Alors elle retarde à cause de ça ?

– Que veux-tu dire, Guy ?

– Vandreer a été tué, Glosski, pour bien des raisons, probablement, mais j'en vois une entre autre... Il ressemblait étrangement à Peroz...

– Oui, sans moustache. Ordinairement il en avait une, mais une fois rasée, la ressemblance était frappante.

– Donc Peroz l'a mené là avec des intentions définies, le faire tuer à sa place.

– Ça se peut.

– Pourquoi ?

– Pour gagner du temps ?

– Tout juste.

Guy exultait.

– Donc Peroz a des contacts de faits... Il DOIT se tenir auprès de son hôtel. Il le faut. Il n'aurait

pas le temps de prévenir qui que ce soit du changement subit dans ses fortunes...

– Ce serait possible, oui..

– À part ça, qui va lui arranger le transport des armes, hein ?

– Rabagliati...

– Mais les armes ne sont pas aux entrepôts de l’Italien...

– Non, elles sont encore à Toronto.

– Épatant... As-tu des hommes fiables ?

– Quelques-uns, oui.

– Combien ?

– Dix sur qui je puis me fier aveuglément.

– Ils connaissent Peroz ?

– Trois le connaissent certainement.

– Bon. Moi j’en ai quatre, qui ne le connaissent pas, mais ça suffira pour l’urgence. Alors, voici. Il y a, en tout, huit entrées routières, huit ponts à voiture pour entrer sur l’île, ici, et sept entrées ferroviaires...

– Les armes viendront par camion.

– Bon, alors il reste huit entrées de ce genre.

Nous gardons chaque entrée...

– Est-ce que la police fédérale ne pourrait pas... ?

Verchères baissa la voix.

– Glosski, je vais te confier un secret. Là-dedans, je suis un loup solitaire. La fédérale a classé l'affaire... Je suis seul, et ne puis attendre aucune aide d'eux.

– Ils croient donc vraiment que Peroz est mort ?

– Oui.

– Dommage, ils auraient été utiles...

– Oui, mais nous devons nous passer d'eux.

Donc nous gardons les huit routes. Nous avons en tout quatorze hommes plus deux autres que je puis obtenir de la police municipale...

– Ah ?

– Je te raconterai le détail après, quand tout sera fini.

– Très bien...

– Cela fait deux hommes par route. Tout camion suspect est noté, nous sommes avertis, j'ai la coopération de la police de la circulation...

– Oui ?

– Oui. Ils suivent le camion sans faire voir de rien, et nous sommes certains que Peroz est le comité de réception qui va inspecter ce camion à son arrivée.

– Le plan a du bon.

– Certainement. Pendant que nos hommes gardent les routes, nous gardons un œil sur la chambre de Peroz, ainsi que sur le comptoir de l'hôtel. Le contact se fera là.

– Et le téléphone ? As-tu pensé au téléphone ?

– Tu veux dire que Peroz pourrait téléphoner, obtenir ses message ainsi ?

– Oui.

– Même un garçon d'hôtel peut être convaincu de nous aider.... même lui, et surtout lui !

Tout à coup, Glosski se mit à rire.

– Nous prenons des précautions inutiles, quand à l'hôtel... Peroz est mort, les journaux le disent... il n'est tout de même pas assez bête pour aller téléphoner à son hôtel et demander ses messages...

Mais Verchères prit Glosski par le bras, et l'entraîna vers la sortie...

– Ce n'est pas Peroz que nous allons surveiller, non plus... pas Peroz du tout, mais Vandreer... Vandreer, mon cher...

Glosski regarda étrangement Verchères, puis le suivit en protestant.

– Où allons-nous ?

– Dîner. C'est l'heure, et j'ai faim, toi aussi...

VII

Les deux hommes se rendirent à un restaurant chic du quartier des affaires et prirent paisiblement le dîner qu'ils anticipaient.

Au client ordinaire, les voyant là, ils semblaient, Verchères le jeune homme bien mis et élégant, et Glosski le courtier au visage sérieux, des hommes d'affaires ordinaires.

Qui se serait douté que derrière ces hommes se cachaient l'intrigue internationale et la tragédie.

Qui se serait douté que le sort du monde reposait sur eux, sur leur habileté à déjouer Peroz...

Au cours du dîner, Verchères déclara à Glosski :

– Je suis surpris que Peroz n'ait pas essayé de trafiquer dans les chars d'assauts usagés... Il y en a pourtant une bonne quantité de disponible ici au

pays. Et encore plus en France et aux États-Unis...

Glosski sourit.

– Peroz a essayé, et comme les fusils ordinaires étaient plus faciles à trouver et à expédier, il a choisi les fusils pour le moment. Plus tard, il a l'intention de s'occuper des chars d'assaut...

– Comment se fait-il, Glosski, que tu en saches si long ?

– Parce que Peroz est venu me voir il y a six mois...

– Ah ?

– Il a réussi à entrer au pays sans se faire remarquer, et il est venu me voir. Il avait besoin d'argent pour financer ses projets...

– Tu as refusé ?

– Je lui ai fait tout expliquer et ensuite j'ai refusé.

– Il t'a fait des menaces ?

– Oui, naturellement. Mais j'étais dans un

pays libre, et j'ai décidé d'agir ainsi.

– C'est comme ça que tu a su pour Vandreer ?

– Je connaissais Vandreer depuis longtemps. J'ai trouvé trois millions pour son pays, au temps de la guerre, pour que la guerre de « l'underground » puisse se poursuivre... Il revenait me voir pour les mêmes buts, mais cette fois en vue du contre-espionnage. La nouvelle Allemagne entretient un réseau d'espions considérable en Hollande.

– Tiens ?...

– Oui. Alors Vandreer a décidé d'abattre ce nouveau danger.

– Et son gouvernement ?

– Vandreer est précieux. On lui laisse les mains libres. Il peut transiger à ses idées. Emprunter des millions, les dépenser, aucun compte à rendre. Tous les emprunts sont garantis par la famille royale elle-même...

– Formidable !

– N'est-ce pas ?...

– Cet homme doit être une sorte de génie...

– Oui. Il n'a commis qu'une erreur, et ce fut de se servir de Peroz. Peroz l'a trahi... Et si je puis croire que les quelques preuves devant nous, il l'a trahi même jusqu'à la mort.

– Que veux-tu dire ?

– Je ne sais pas encore au juste, Verchères, et il faut que je puisse constater, mais si Peroz nement pas, et si les indices ne mentent pas non plus, l'homme tué par votre sergent Plouffe est bien Vandreer.

– Ce serait un désastre...

Verchères resta longtemps silencieux, songeur.

– Glosski, dit-il finalement, tout ceci est bien étrange, je me demande... Que savez-vous tous enfin, de Peroz et Vandreer... ?

– Mais, ce que je viens de te dire...

– Oui, fort bien... Mais....

Il n'acheva pas sa phrase.

Il se leva.

– Viens, dit-il, allons faire une visite qui n'est pas bien convenable après le dîner, mais qui nécessite, je crois... Tu connais bien Vandreer, me dis-tu ?

– Oui.

– Allons à la morgue. Il est là, selon toute apparence, et tu vas me dire si nous avons raison.

La rue Saint-Vincent était à deux pas.

Le gardien admit facilement Verchères.

Il le connaissait, et Belœil l'avait averti que le détective privé pouvait voir le cadavre du faux Peroz à loisir.

Il tira la civière coulissante et exposa le cadavre de Vandreer.

Glosski le contempla longuement.

Puis il dit à Verchères :

– Je crois que c'est lui.

– Mais tu n'en es pas certain ?

– Il ressemblait tellement à Peroz...

– Il n'a pas de moustache ici.

– Voilà pourquoi j’hésite à l’identifier...

Verchères se pencha sur le cadavre et examina longuement la lèvre supérieure du cadavre.

Puis il se releva et amena Glosski dans le bureau de l’antichambre.

– Glosski, dit-il, tu n’as pas été capable d’identifier positivement Vandreer, sur la dalle de la morgue. Mais as-tu été capable d’identifier positivement Peroz comme étant notre assaillant ce soir ?

Glosski secoua la tête.

– Verchères, je ne le sais pas... je ne le sais plus...

– As-tu déjà vu Peroz et Vandreer ensemble ?

– Non.

– Et tu me dis que Vandreer pouvait emprunter sans rendre de comptes ?

– Oui.

– Des emprunts garantis par la famille royale de Hollande ?

– Oui.

– Il est venu te voir pour le dernier emprunt ?

– Oui.

– Quand ?

– La journée que Peroz a été assassiné.

– Tiens ?... Et tu lui aurais prêté ?

– Probablement, oui.

– Combien Peroz voulait-il pour son trafic d'armes ?

– Un million.

– Et Vandreer ?

– Un million...

Verchères éclata de rire.

– Glosski, s'exclama-t-il, tu as été joué, nous avons été joués, tout le monde a été joués... Formidable, mais c'est bien Peroz... Peroz tel que je le connais.

Il entraîna Glosski.

– Es-tu armé ?

– Oui.

– Alors viens, nous allons rendre visite à

Peroz...

– OÙ ça ?

– À la chambre de Vandreeer !

VIII

– C’est à 1309, dit le commis de l’hôtel.
Monsieur Vandreer est chez lui.

– Merci.

– Merci.

Ils prirent l’ascenseur.

Le long corridor au tapis épais et moelleux.

La porte sur laquelle se voyait le numéro
1309.

Guy s’arrêta devant la porte, et regarda autour
de lui.

Il vit que l’ascenseur arrêtait à l’étage, que la
porte s’ouvrait. Il sourit et frappa...

Des pas se firent entendre au dedans, puis la
porte s’ouvrit doucement.

– Vandreer ! s’écria Glosski... Dieu merci, je
vous croyais mort... !

L'Hollandais s'effaça pour les laisser passer.

– Mais non, vous voyez, dit-il en riant, je suis bien vivant.

Il était de la même taille que Peroz, visage rasé, glabre, yeux scintillants et profonds.

On distinguait la frappante ressemblance avec Peroz, mais on voyait aussi les différences.

Le nez un peu plus long, les cheveux grisonnants, au lieu du noir franc de Peroz, les dents serties d'or en avant...

Verchères resta dans la porte un moment, les mains aux poches de son paletot.

– C'est Guy Verchères, Vandreer. Il est avec moi, ce soir, Nous avons la fausse idée que vous aviez été tué par erreur.

– Moi ?... Oh, je vois, vous voulez parler de Peroz... c'est vrai qu'il y a une ressemblance entre nous deux. Mais c'est bien Peroz qui est mort, ce n'est pas moi.

Guy tendit la main à Vandreer.

– Je suis heureux de voir que c'est Peroz

plutôt que vous... dit-il, ça rendra tellement plus facile le petit questionnaire que je veux vous poser...

– Ah ? Et à quel propos, ce questionnaire ?

Vandreer semblait un peu offusqué des paroles de Guy.

– Je vous en prie, Vandreer, dit Glosski, il ne faut pas vous formaliser.

– Non, dit Guy, après tout, vous êtes en pays étranger, et il peut arriver que des gens veuillent en savoir plus long sur vous.

– C'est bien possible en effet.

– Mettez-vous à notre place.

– Évidemment.

Vandreer leur indiqua des sièges, offrit des cigares, servit un scotch à chacun.

– Allez, dit-il, avec une parfaite aisance d'homme du monde, allez, je vous écoute.

– Il y a longtemps que vous vous occupez des affaires de Hollande ? demanda Guy.

– Six ans.

– Depuis le début de la guerre.

– Oui.

– C'est à ce moment-là que Peroz, aperçu en Afrique du Nord, est disparu n'est-ce pas ?

– Pardon ? dit Vandreer.

– Je dis qu'à ce moment-là, Peroz est disparu, puis vous, vous êtes apparu. Appartenez-vous à une vieille famille hollandaise ?

– Mais oui... nous sommes alliés morganatiquement à la famille royale.

– Je vois... Vous avez toujours vécu en Hollande ?

– Non. Je suis parti très jeune de chez moi. J'ai quitté la maison sur une frasque, vous savez. Et je ne suis retourné qu'il y a dix ans.

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Vandreer.

– Où avez-vous vécu ?

– En Amérique.

– Vous avez des preuves, des passeports, des papiers...

– Mais oui, oui...

– Me les soumettriez-vous pour examen ?

Vandreer se leva.

– Qu'est-ce que tout cela signifie ? Est-ce que vous douteriez de ma parole ?

– Certainement.

– Pardon ?

– Je dis que nous doutons de votre parole. Je suis maintenant convaincu que Vandreer et Peroz sont la même personne.

– Peroz est mort ! cria Vandreer. Il est sur les dalles de la morgue !

Verchères ricana :

– Tout ceci est tellement facile à prouver et si simple que je me demande pourquoi personne n'y a songé auparavant.

Glosski regardait Verchères...

– Je vais vous faire une proposition, Vandreer, Peroz... je ne sais plus comment vous appeler. Si vous voulez vous soumettre le cadavre à une comparaison d'empreintes digitales, et vous y

soumettre vous-même...

Peroz-Vandreer se leva.

Il s'était rassis au bout du divan, et il se releva.

Il tenait un revolver Luger à la main.

Une arme imposante...

– Je crois que tout ceci a assez duré, dit-il. J'ai joué gros jeu, et je risque de tout perdre. Il me reste une chance. Vous tuer tous les deux, et disparaître aussitôt. Ce sera facile... Une balle pour chacun de vous, je file, et je me terre pendant six mois...

Il ricana :

– J'aurai tout de même réussi à déjouer le gouvernement hollandais pendant six ans... C'était bien beau le temps que cela a pu durer...

Verchères dit d'une voix calme :

– Tu l'admetts, donc, Peroz ? Vandreer et toi-même êtes la même personne ?

– Oui, mais tu ne vivras pas assez longtemps pour profiter de ton nouveau savoir...

– Crois-tu, fit une nouvelle voix, crois-tu ?

Peroz se retourna comme un fouet...

Mais le geste fut sa perte.

Une balle siffla.

Il tomba, le poignet fracassé, impuissant, son arme à dix pieds de lui sur le tapis.

Belœil, suivi de Morin de la police fédérale, entra par la fenêtre...

Épilogue

Les trois artisans de la défaite de Peroz étaient dans le bureau de Belœil. Rabagliati était là aussi, et Glosski.

– J'étais forcé, dit Rabagliati. Il me tenait à la gorge. J'ai déjà vendu mes services à Peroz. Si je refusais, il me faisait tout perdre. Il me dénonçait et j'étais fini...

Belœil alluma son cigare.

– Je veux savoir le reste, ce qui manque à l'histoire... Qui est l'homme tué par Plouffe ?

– C'est très simple, dit Verchères. Peroz jouait alternativement le rôle de Vandreer et de Peroz. Mais il avait un double, un sosie, semblable à Peroz, celui-là. Il l'envoyait dans les rencontres dangereuses. Le pauvre innocent, car ii devait l'être, innocent et servile, s'est fait tuer par Plouffe. Peroz n'avait prévu ça. Mais comme il

voulait depuis longtemps se débarrasser de sa personnalité de Peroz, homme traqué, et devenue gênante, pour la remplacer par celle de Vandreer, héros hollandais en-qui on avait mis toute confiance, l'occasion se présentait belle. La victime fut identifiée comme étant Peroz.

– Nous avons été idiots, dit Morin.

– Comment ça ? fit Belœil.

– Nous n'avions qu'à comparer les empreintes digitales.

– Et vous ne l'avez pas fait ?

– Non. Nous étions tellement contents d'avoir eu Peroz que nous avons cru à la ressemblance et aux papiers sur lui.

– Pas moi, dit Belœil.

– Hein ? fit Morin.

– Pas moi. Je n'avais jamais vu ça, un drogué qui avait de l'aspirine sur lui, et qui n'avait pas de drogue...

– C'est ça qui... ?

– C'est ça. J'en ai parlé à Verchères...

– Et moi, dit Guy, je me suis souvenu que Peroz n'était pas un drogué. L'homme était trop intelligent pour boire ou se droguer. Il avait trop besoin de toutes ses facultés à toute heure de la vie.

Morin éclata de rire.

– Alors dès le début vous ne croyiez pas à Peroz mort ?

– Dès le début.

Glosski interrompit...

– Attendez un moment. Moi, j'ai bien connu Vandreer, le déguisement de Peroz. J'ai cru en lui, et je sais que Vandreer était un drogué.

– Oui ? Vous l'avez vu... ?

– Je l'ai vu se donner des piqûres de morphine. Je l'ai vu avaler des pilules. J'ai vu ses yeux avant... et après...

Verchères ricana :

– Des piqûres d'eau distillée, des pilules d'aspirine... Les yeux, c'était le décor du petit drame que vous jouait Peroz. N'oubliez pas que

l'homme était un génie... un génie malfaisant, mais génie tout de même...

– Mais le mort ?

– Un drogué, celui-là... Et comme Peroz avait l'intention de se servir du sosie pour faire croire un jour que Vandreer serait mort, il jouait le drame du drogué, quand il incarnait Vandreer...

– Magnifique.

– Seulement, plus tard, il a décidé que le sosie représenterait Peroz, mort. Une décision subite, et c'est ce qui l'a perdu.

– Maintenant, dit Morin, l'affaire est complètement close...

– Oui, dit Verchères. Vandreer ou Peroz, ils sont morts et incarcérés tous les deux. Rien ne subsiste plus.

– Et moi, je suis libre, dit Rabagliati. Je suis complètement libre enfin. Je puis faire des affaires honnêtes.

Verchères se leva :

– Vous avez tous coopéré magnifiquement, je

veux vous en remercier. Surtout Glosski...

– Je voulais la mort de Peroz, dit Glosski.

– Merci aussi Belœil. Si tu n'avais pas été là...
ce soir.

– Je ne faisais que répondre à ton téléphone,
c'est tout.

Verchères s'épongea le front.

– N'empêche que le dénommé Peroz était de
maniement délicat. Moi, j'ai vu la mort en face
deux fois aujourd'hui, et ça me suffit. Je vote
pour qu'on aille, bien tranquillement au cabaret,
boire quelque chose pour se remettre les
émotions trop agitées...

Cet ouvrage est le 580^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.